

COMBAT

18, rue du Croissant - II

20 AVRIL 1964

AU PAVILLON DE MARSAN

# Propositions visuelles et nouvelles tendances

par Jean-Albert CARTIER

**L**E musée des Arts décoratifs nous propose l'une des plus intéressantes expositions qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps. Intéressante, car, pour une fois, le mot « nouveau » n'est pas une supercherie ; intéressante, parce que nous comprenons bien qu'il s'agit, ici, d'une tendance qui va au-delà de la peinture informelle et de l'abstraction géométrique, et ouvre de nombreuses et diverses possibilités d'avenir.

Nous connaissons, par Denise René et quelques autres expositions çà et là, l'existence de ce mouvement ; à la dernière Biennale de Paris, le groupe de recherche d'art visuel, chargé de l'accueil du visiteur, avait été l'un des principaux apports de cette manifestation ; mais nous ignorions que ce nouveau courant de l'art moderne soit d'une ampleur aussi vaste, d'une audience aussi internationale. Voilà donc de quoi méditer, et la présentation d'une cinquantaine de créateurs — jeunes pour la plupart — représentant onze pays différents, au pavillon de Marsan, appelle plus d'un commentaire.

Il faut dire tout d'abord que, si ces artistes prétendent — et, dans une certaine mesure, ils ont raison — qu'ils n'ont rien à voir avec le néo-plasticisme issu de Mondrian et de Malevitch, il est tout de même certain que leurs recherches dérivent, volontairement ou non, de ces deux pionniers, même si les jeunes novateurs d'aujourd'hui se dirigent vers d'autres voies, d'autres aspects de la création, d'autres fonctions de l'œuvre.

Car ce qu'ils cherchent, ce n'est pas forcément à réaliser une « œuvre d'art » au sens traditionnel du mot, tel qu'on l'entend, par exemple, pour le tableau de chevalet. Leur ambition est à la fois plus humble et plus grande. Plus humble, puisqu'ils ne craignent pas, souvent dans l'anonymat, de se faire les serviteurs de l'architecte ; plus grande, parce que leur vrai domaine est celui du mur, des grandes surfaces, de la création monumentale.

Par l'entremise de cette nouvelle tendance, l'art retrouverait-il un sens social que nous lui souhaitons depuis longtemps ? Nous ne sommes pas étonnés de

toute façon d'entendre proclamer dans le manifeste du catalogue : « Nous en avons assez de faire des tableaux pour l'éternité poussiéreuse des musées. Notre art est un art de tous les jours, à tel point que certains d'entre nous voudraient le qualifier de socialiste. Il est en tout cas social. »

Voilà donc une caractéristique première : cet art ne s'adresse pas à la délectation privée, individuelle. Il est fait pour le collectif, l'architectural, le monumental, et il y a assez longtemps que l'on cherche cette fameuse synthèse entre les différentes formes d'expression pour que l'on se réjouisse de voir ici une proposition valable et nouvelle pour la rencontre de l'architecte, de l'ingénieur et du peintre-sculpteur.

## Un art fondé sur la réciprocité

Qui dit collectif, social, sous-entend l'intervention du public, d'un vaste public. Et, ici, ce public n'est pas admis seulement comme un spectateur passif, on ne lui demande pas — comme autrefois — de contempler une fresque de peintre ou une sculpture en forme de fontaine, on lui demande d'être actif, d'entrer dans le jeu, de se livrer au jeu, de participer à la création plastique.

« Notre art — peut-on lire encore dans le catalogue — est basé sur la réciprocité... Il n'est pas définitif, laissant constamment le champ libre entre l'œuvre et vous... Plus précisément : notre art dépend de votre participation active... Ce que nous cherchons est que votre joie devant une œuvre artistique ne soit pas le fait d'un admirateur, mais celle d'un partenaire... »

Voilà qui est précis. C'est l'œil du visiteur, sa sensibilité, sa personnalité qui, dès le seuil du pavillon de Marsan, sont mobilisés. Bon gré, mal gré, ce visiteur sera entraîné dans le labyrinthe de l'exposition, il en sera comme prisonnier et, soit qu'il refuse de s'incorporer au jeu, soit qu'il accepte d'être partenaire, il réagira, il ne peut pas ne pas réagir, et de son attitude dépendra l'œuvre elle-même mise à sa disposition.

Je pense donc qu'il y a, au musée des Arts décoratifs, autant d'expositions différentes que de visiteurs différents, que chacun, si ce n'est crée, tout au moins adapte, transforme l'exposition à son gré et selon son degré d'acceptation ou de refus d'incorporation.

## La grande notion de l'art moderne

Or cette idée de disponibilité de l'art est la grande idée, la

grande notion de tout l'art moderne. Ce créateur n'impose plus totalement sa vision, il laisse au spectateur une part de choix, une part d'intervention, une part d'interprétation. Cela est sensible tant chez les surréalistes que dans l'art abstrait et plus près de nous encore dans cette nouvelle forme d'expression qu'est l'objet — ni peinture ni sculpture — ce quelque chose d'indéfinissable laissé à la disposition du spectateur, par un spectateur plus averti que lui qui a été capable d'inventer cet objet.

Que cette attitude trahisse l'indécision et finalement l'angoisse de notre époque, voilà qui est certain, de même que son scepticisme. Le doute s'est introduit dans l'art du jour où le peintre n'a plus cherché qu'à traduire son « impression ».

Enfin il est symptomatique de constater que les œuvres qui nous sont présentées au musée des Arts décoratifs sont le fruit d'une association entre artiste et ingénieur. J'imagine que la partie technique, scientifique de chacun de ces « mobiles » est le résultat d'un patient travail et de solides études. Mais cela est l'affaire du créateur et nous ne devons pas savoir comment marche la machine, pas plus que nous intéresser le temps passé par le peintre pour faire son tableau.

Nous constatons qu'il y a ici des éléments à la base très simple, le plus souvent géométriques, dont la combinaison, la mise en mouvement, l'association procèdent de toute évidence d'une recherche approfondie. Et le miracle c'est que cette science, de ces mécanismes basés sur les réactions visuelles, naît une féerie qui n'a rien d'inhumaine. Car c'est bien le sentiment qu'emporte finalement le visiteur, celui d'avoir passé une heure ou deux dans un palais des mirages où le rêve, la poésie l'ont transporté quand il ne les a pas créés lui-même.

Que cette féerie soit parfois et maintes fois insistante au point de devenir obsessionnelle voilà qui est également vrai. Mais n'est-ce pas là une fois encore un des signes de notre époque, que de faire pression sur nos nerfs, notre sensibilité jusqu'à l'exaspération, jusqu'à la folie ?

## Un art aux proportions internationales

Et pour terminer, il faut dire encore que les notions d'espace, de lumière et de mouvement mises en œuvre par les différentes réalisations de cette exposition sont encore typiques des préoccupations de notre temps. Ce dynamisme s'est introduit dans la création, non plus à l'aide du trompe l'œil, de la perspective comme dans la peinture classique ou même dans le geste de nos informels qui par leur automatisme rejoignent les surréalistes, mais il s'est introduit ici par la machine, et de la manière la plus réaliste qui soit. Et que l'homme, l'artiste, soit resté maître de cette machine, qu'il n'en soit pas la victime, qu'il la dompte, l'asservisse et la mette à notre disposition, voilà qui est une belle conquête.

Un art — aux proportions internationales — qui retrouve un sens social ; qui a des ambitions architecturales ; qui témoigne en faveur de notre siècle par la notion de jeu et celle de dynamisme qui nous sont chères ; un art enfin qui se serve de la machine pour créer une féerie que chacun peut interpréter à son gré, voilà, à côté de bien d'autres choses encore, ce que cette exposition nous apprend. Après la manifestation Schöffer, les instruments des frères Baschet, et cette exposition de nouvelle tendance et de propositions visuelles le musée des Arts décoratifs se situe résolument vers l'avenir.